

car après avoir eu connaissance du mémoire des évêques d'Irlande, ils se sont écriés : " Les évêques catholiques sont partout les mêmes ! Nous savions qu'il repousserait le bill, parce qu'en Irlande, comme en France, le clergé, vise au monopole. " Nous qui savons que le clergé, au-delà du détroit comme chez nous, ne demande autre chose que la liberté, nous avions dit que les évêques ne repousseraient pas le projet de loi, mais qu'ils demanderaient seulement les garanties qu'ils ont droit et qu'il est de leur devoir d'exiger.

ORIENT.

— Un correspondant de Beyrouth mande à l'*Univers*, en date du 10 mai : " Voici de nouveau la Montagne en révolution ; il y a environ huit jours que l'on ne fait qu'assassiner les chrétiens et brûler les villages. Les infortunés chrétiens sont abandonnés à eux-mêmes. Les Druses, au contraire, sont appuyés et soutenus par les troupes du Grand-Seigneur. La première attaque de ces derniers a eu lieu à Safet, Bubdu, dans la plaine des Pins, puis dans le Méten, qui est tout incendié. Les chrétiens ont dû appeler du secours ; à leur appel ont répondu seulement les Zacliouti et quelques habitants de Bucfeja ; ils sont parvenus cependant à mettre, de ce côté, les Druses en déroute ; du côté de Derelkamer, les chrétiens ont été forcés d'abandonner leurs femmes et leurs enfans et de prendre la fuite, tant étaient grandes les cruautés que leur faisaient endurer les troupes de la Porte. Mussa, le maître d'école arabe qui se trouve à Derelkamer, m'écrit qu'il ne peut plus sortir, qu'il n'a plus de quoi manger et que, par charité, on lui fasse parvenir des vivres. Mais ceci est impossible, attendu que les Druses ayant, de ce côté, l'avantage, on ne saurait traverser le pays ; les Druses massacrent tous les chrétiens sur lesquels ils peuvent mettre la main. Il y a quatre jours, le P. Charles, capucin, trouva moyen d'envoyer d'Abbei une lettre au P. François, priant ce dernier de lui faire parvenir des vivres et de lui envoyer aussi une escorte avec laquelle il pût se rendre à Beyrouth. Au reçu de cette lettre, le P. François se rendit chez le consul de France, alors malheureusement à la campagne, d'où il ne devait revenir que dans la soirée. Le lendemain, le P. François retourna chez le consul et lui fit connaître le contenu de la lettre du P. Charles ; le consul envoya aussitôt un janissaire au Père. Arrivé à Abbei, le janissaire trouve le pauvre Père Charles égorgé, son maître d'école, son domestique, un prêtre maronite et bon nombre de chrétiens qui étaient venus chercher un refuge dans le couvent, tous massacrés et entassés les uns sur les autres ; le soir les Druses ont mis le feu au couvent, et ce qui restait encore de chrétiens dans le village se sont enfuis dans le palais du prince. Les Druses les y tiennent renfermés ; ils veulent les faire mourir de faim ; il y a trois jours qu'ils n'ont eu ni à manger ni à boire.

" Le missionnaire américain Tomson, qui est établi à Abbei, a écrit toutes ces horreurs à M. Chassaud ; il lui dit d'être tranquille et de se reposer sur lui ; que les Druses sont ses amis et qu'ils le combleront de politesses. Ce même Tomson a été le spectateur impassible du martyre du pauvre Charles et d'un grand nombre d'autres...

" Les Druses, de concert avec les troupes du Grand-Seigneur, ont incendié le Maluga à Damar et en outre plusieurs villages. Les troupes du Grand-Seigneur se sont ensuite rendues à Corneja, où se trouvaient 200 chrétiens réunis ; les chrétiens ne pouvaient se figurer que les troupes turques prendraient parti contre eux. Cependant, à peine ces troupes se sont-elles trouvées à portée des chrétiens que le pacha les a mitraillés. Grand nombre de chrétiens sont restés sur la place. Les turcs ont pris ensuite de jeunes garçons et les ont massacrés ; ils ont trouvé de jeunes filles mutilées, des princesses assassinées, de petits enfans écorchés, toutes les cabanes des vers à soie brûlées.

" Avant-hier les Turcs de Beyrouth prirent les armes, résolus à faire main-basse sur les chrétiens. Instruit de ces dispositions, les consuls ont déclaré au pacha qu'il répondait sur sa tête des événemens qui pourraient survenir ; malgré cette attitude, les Grecs, les Maltais et les Européens de Beyrouth se sont armés et ont été en alerte toute la nuit.

" Aujourd'hui à peine les Castravan commencent à envoyer des troupes ; un certain Tobie et Jacob Ritur passent la nuit près du fleuve Antielias, ils veulent venir au secours des chrétiens d'Abbei, mais ils sont froids ; et je crois que lorsqu'ils arriveront, ils ne trouveront plus personne : tous seront morts de faim. D'après tout ce que je vois, je crois que c'en est fait du Liban si les puissances n'y mettent la main.

" 12 mai.

" Le colonel Rose est parti hier pour Abbei, afin de sauver les chrétiens qui y sont renfermés.

" Celui qui a tué le père capucin s'appelle Amud-Abunachet : le ministre américain était présent ; les corps des personnes assassinées ont été enveloppés de linges d'huile, puis ensuite brûlés.

" 13 mai

" Le consul français est allé trouver le pacha et lui a dit qu'il voulait qu'on lui livrât celui qui avait tué le prêtre capucin et ses compagnons. Le pacha n'a rien répondu, mais il a envoyé aussitôt un courrier aux chrétiens pour les prévenir que s'ils ne cessaient pas de faire la guerre aux Druses il s'unirait à ces derniers pour les combattre.

" Une partie des femmes druses et chrétiennes se sont battues les une contre les autres.

" Jusqu'ici j'ai déjà envoyé pour ma part au Zuc quarante-deux barils de poudre.

— On lit dans la *Gazette du Midi* :

" Le paquebot anglais *Volcano*, parti de Naples le 23 mai, est entré dans notre port hier, 1er juin. Il apporte des nouvelles de plus en plus désastreuses des populations du Liban. Une lettre particulière qui a été mise sous nos yeux porte que, de Beyrouth, on voit à chaque instant la montagne couverte de fumée, et que, quand celle-ci est emportée par le vent, on reconnaît qu'elle provient de l'incendie de tel ou tel village. Toutes les récoltes ont disparu ; le feu a détruit celle des cocos, les autres ont été saccagées. Les populations musulmanes donnent de si vives inquiétudes, que les deux bâtimens de guerre français et autrichien qui se trouvaient à Beyrouth ne cessent de parcourir les divers ports pour imposer, s'il se peut, aux malveillans, et rassurer ou secourir les habitants européens ; l'Angleterre a trois bâtimens à Beyrouth, et seuls ils ne bougent pas. Les chrétiens se défendent courageusement ; mais quand leur résistance menace les Druses d'une défaite, les Turcs accourent avec leur artillerie, et quelques coups de mitraille ont bientôt dispersés ces malheureux. Le village d'Abbei, où le P. Charles, religieux italien, et non pas français, comme nous l'avons dit par erreur, a péri sous les coups des Druses, a été détruit en entier, sauf la maison des missionnaires américains. C'est avec une huile des lampes qui éclairaient l'église que les Druses ont frotté les corps mutilés de leurs victimes pour les faire brûler plus facilement. Partout on pille les lieux saints, on massacre les prêtres, et les vases sacrés sont publiquement mis en vente.

" Un supplément au journal l'*Unione*, de Malte, donne des nouvelles de la même date, c'est-à-dire du 20 mai. Les événemens ont paru tellement graves au consul d'Angleterre, qu'il a fait partir directement pour Malte le bateau à vapeur l'*Hecla*. Voici ce que nous lisons dans l'*Unione* :

" Les excès contre les chrétiens sont arrivés à leur comble. Les Druses n'épargnent plus personne. Vieillards, femmes, enfans, sont impitoyablement massacrés, et l'on déchire même les femmes enceintes pour arracher de leur sein leur fruit encore palpitant. La famine est excessive. Campagnes, récoltes des soies, tout est dévasté. Chacun prend les armes et attend le coup de la mort.

" Quarante villages sont entièrement détruits ; onze autres présentent en ce moment la scène la plus magnifique, mais la plus désolante : ils sont dévorés par les flammes. Tous les prêtres chrétiens de la montagne ont été tués, quelques-uns brûlés, et avec eux toutes les églises.

" On attend ici 20,000 réfugiés qui arriveront sur un brick de guerre français, un bâtiment autrichien de la même classe et cinq ou six navires affrétés par le corps du commerce. Dans la seule ville de Jassa, on compte 7,000 personnes qui meurent de faim. Si les puissances protectrices n'y pensent pas sérieusement, Dieu sait comment tout ceci finira ! Les combats entre les deux partis sont continuels."

NOUVELLES POLITIQUES.

IRLANDE.

— Les journaux anglais du 2 sont pleins de détails au sujet des cérémonies pompeuses qui ont eu lieu à Dublin le 30 mai. C'est à pareil jour, l'an dernier, que M. O'Connell et ses amis furent emprisonnés. La célébration de cet anniversaire avait mis sur pied non seulement toute la population de Dublin, mais celle de beaucoup d'autres villes qui avaient envoyé à Dublin des députations.

On ne peut se figurer, disent les lettres de Dublin, le tableau animé et plein de grandeur que présentait notre ville dans cette journée mémorable. O'Connell en était le héros, et les honneurs qu'il a reçus étaient de ceux qu'on n'accorde qu'aux monarques les plus glorieux et les plus populaires. Mais O'Connell est vraiment roi, et les cœurs irlandais lui forment un royaume plus réel que la plupart de ceux où l'on règne seulement par le titre : il a tenu le 30 un lever à la Rotonde. Cet édifice avait été décoré avec une rare magnificence. Là il a reçu les députations des cités irlandaises, les chefs des corporations, les clubs, au nombre de 82, les membres des corps municipaux ; des adresses lui ont été présentées et les sentimens du patriotisme le plus élevé, de l'attachement le plus fidèle à la cause du rappel à la personne de son chef illustre, ont été exprimés dans cette occasion de la manière la plus vive et la plus unanime.

Après le lever, la procession des corporations, des députations, etc., a commencé ; on ne peut rendre l'imposante magnificence d'un tel spectacle. On compte que plus de 250,000 personnes y assistaient.

L'association du rappel, par l'organe de M. O'Brien, a présenté ensuite à M. O'Connell une adresse dans laquelle tous les membres de l'association s'engagent de la manière la plus solennelle à ne jamais se désister de la poursuite du rappel de l'union législative avec l'Angleterre.

M. O'Connell s'adressant aux députations réunies de Dublin, de Cork, de Limerick et de beaucoup d'autres villes d'Irlande, a prononcé un discours relatif à la grande circonstance qui rassemblait autour de lui l'élite de l'Irlande catholique et réformiste. Ses paroles ont eu la grandeur de cette pompe nationale dont il était environné. Il a été reconduit ensuite à sa demeure par un cortège immense, et du haut de son balcon il a encore harangué la foule restée devant sa maison.

Aucune cérémonie publique aussi belle, aussi imposante pour son objet, aussi splendide dans ses détails, disent les lettres de Dublin, n'avait encore frappé nos yeux, et les *meetings-monstres* qui ont fait naître tant de bruit n'approchaient pas encore par le nombre des spectateurs, de la démonstration véritablement magnifique dont notre ville a été le théâtre dans la journée du 30 mai.